

chapitre 22 : Promenade estivale dans le labyrinthe parisien.

Quand je me réveillai le lendemain matin, je vis que le temps était copieusement ensoleillé. La journée promettait d'être belle, joyeuse, et digne enfin, d'un jour d'été : chaude et aimable. Je pouvais même croire être dans le sud, n'était ce la couleur un peu pastel, du bleu total du ciel. Cette couleur, due à la mince couche de vapeur qui se maintient toujours dans l'air atmosphérique d'Ile de France, donne en effet, à la lumière, une caractéristique un peu irréaliste, que les peintres de plusieurs époques ont recherchée et su rendre dans leurs toiles. Aujourd'hui, avec la pollution invraisemblable de la capitale, il faut ajouter, à la palette des maîtres, une touche d'ocre brunâtre et boueux, ceci afin de rendre vraiment, en plus du reste, qui est effectivement sublime, la nuance étouffante et dangereuse qu'une stupide, prétentieuse, et imprévoyante gestion des moyens publics, a fini, à la longue, par communiquer à l'ensemble de la conurbation la plus importante de notre pays.

Mais ici, chez Gaétane de Sainte-Mère-le-Palefroy, en grande et élégante banlieue, l'effet un tantinet mortifère, déjà à cette époque, de cette couche passablement polluée par les toxiques, ne se faisait guère sentir. C'est pourquoi ma mère me pressa tant de rester ce jour là près d'elle, en cette belle journée.

D'ailleurs, l'heure était plutôt à l'inquiétude mondiale face au danger de retombées nucléaires, suite à la fracassante nouvelle de la veille au sujet de cette bonne vieille terre. Mais, en fait, malgré le savant filtrage, non des particules radiatives, qui commençaient à s'étaler dans l'atmosphère, mais de l'information sur le sujet, je compris vite qu'il faudrait à peu près quinze jours pour que le "petit nuage" parvint jusqu'ici. Et alors, il serait encore bien étalé ! C'était plus qu'il ne m'en fallait, pour confectionner une médecine bien philosophiquement diluée, afin d'éviter les plus graves inconvénients, quoiqu'ils fussent mineurs, nous le sûmes plus tard. Il s'agissait surtout d'empêcher l'iode, le calcium, et le potassium radio-actifs de se fixer respectivement dans les glandes comme la thyroïde, les os, et les muscles ou cellules nerveuses. C'est encore les enfants qui morfleraient le plus,

à cause du phénomène de croissance ! Or, il se trouve que le "truc" de mutation physique, des adeptes de Montpellier, a quelque chose à voir avec la "pousse" naturelle du corps. Et, comme ce "truc" est une des clés du troisième niveau de l'oeuvre, j'étais bien content, tout à la recherche de mes petits particuliers utiles, de faire ainsi d'une pierre deux coups.

Je me mis à réinstaller mon laboratoire, et j'allais commencer, lorsque je sentis comme une angoisse. Quelque chose me disait sourdement que je faisais fausse route. Je ne savais pas quoi, mais le plan de ma journée devait être tout autre que celui que j'avais déjà élaboré. Je m'assis sur le divan du salon et me mis à réfléchir, tout en jouant distraitement avec la médaille de mon saint patron que je portais toujours au cou. Où faisais-je fausse route ? Alors, en pensant au sanctuaire de Gilles près d'Arles, ma rêverie passa naturellement au chemin de Compostelle (cette petite ville du département du Gard, nommée encore "Saint Gilles", était, et est toujours, un des points de départ du pèlerinage de Saint Jacques). Les "coquillards de base" commençaient donc leur périple depuis hier.

Soudain je compris : *la politesse des pèlerins* ! Un voyageur comme moi, ayant fait la première partie du voyage symbolique, se devait, dès son retour, à une visite aux saints de son choix, ceux qui, par constatation expérimentale en quelque sorte, l'avaient protégé durant tout ce périple. Je pouvais donc aller faire un petit clin d'oeil en la capitale, à "Sant Gil", Saint Denys, et Saint Jacques, pour les remercier de leur aide. C'était normal, et en plus une manifestation naturelle de gratitude à des amis si chers. Sinon...

J'avais failli, par mon impolitesse et ma distraction, tout gâcher dès le début, et arrêter net ainsi toute ma progression dès le départ ! De plus, comme la voie humide demande bien deux ans au minimum, c'était de toutes façons vraiment idiot d'agir ainsi !

Sans entendre les supplications de ma mère pour le déjeuner, je sortis avec mon petit sac à dos. Je vis que Gaëlle m'avait fait une surprise imprévue dans la nuit ou au matin. Elle y avait cousu un petit écusson de toile, une mérelle. J'aurais du voir ce signe avant de décider quoi que ce soit de ma journée !

C'est ainsi que, courant pour rattraper de justesse au démarrage le train de banlieue, je me trouvais à sauter dans le wagon, tandis que les portes claquaient derrière moi. Midi arrivait juste, et il y avait déjà un peu de monde, mais je n'en avais cure, car je filais vers Paris pour un rattrapage désespéré.

J'étais assis et je réfléchissais. Tout en me passant moult baffes intérieures (on a trouvé un fragment de poterie, tesson antique, où un étudiant de l'Egypte ancienne, déjà distrait en cette lointaine époque, y a passé la rage de sa bévue. Il avait écrit dessus : "Je m'envoie mille claques" !), j'essayais de me ressouvenir des paroles du livre, afin de choisir mon lieu de "dévotion". Je finis donc par débarquer, après l'arrivée à la la gare et un changement de métro, devant la place Saint-Michel, au coeur même de la Ville.

Je connaissais évidemment bien cet endroit, un des plus jeunes et des plus sympathiques de Paris. Un endroit, aussi, qui me rappelait l'ambiance joyeuse de Montpellier, quelque peu, surtout les soirs d'été, de printemps, et d'automne. Mais, comme beaucoup de parisiens, j'avais fini, ces dernières années, par ne plus remarquer la particularité si étrange de ce lieu. Les gens se donnaient rendez-vous devant la fontaine, venaient et repartaient. Les motards s'y retrouvaient aussi, et souvent depuis loin. Ils discutaient là dans leur harnachement et, casque sur le côté, tels des chevaliers d'autrefois, parlaient de leurs voyages dans le sud, en Bretagne ou en Belgique, ou simplement de leurs belles mécaniques. Tandis que le bruit de l'eau en cascade rafraîchissait l'air, et arrivait encore à couvrir, parfois, le bruit du flux de voitures, je devais reconnaître que cette particularité du point de rencontre devait avoir une fonctionnalité subtile, importante, que je n'avais pas encore remarquée. Depuis, durant tout mon travail alchimique et profane dans la capitale, je revins souvent en cet endroit. Ce lieu devait devenir même, à plusieurs moments clés de ma vie, comme la porte connue d'un labyrinthe qui, à chaque fois, me mena à des sorties bien différentes, et tout aussi intéressantes. C'est que les parcours compliqués des jeux de villes, Gilles commençait à bien les repérer !

En m'approchant du monument de la fontaine, je constatai alors, par un bref premier déchiffrement, que cette construction datant du siècle dernier avait été faite dans toutes les règles de l'art (hermétique).

Après avoir trempé ma main dans l'eau du bassin, et l'avoir portée à mon front, puis fait un signe de croix, je regardai la statue tout en haut. Et je fis une prière et une action de grâce silencieuse. Je ne sais si mon message fut entendu, mais j'entendis soudain derrière mon dos une voix masculine et jeune que je ne reconnus d'ailleurs pas sur le moment :

"Alors, on fait ses petites dévotions à "Super-Mike" ?"

Super-Mike ! Mais qui pouvait donc parler ainsi familièrement de l'Archange ? Je me retournai, et vis alors un gars d'un peu plus de vingt ans, qui tenait tendrement son amie d'un bras, l'autre main dans la poche. On eût dit des touristes, s'ils n'avaient eu cette attitude hilare à mon égard. Non, je ne les connaissais pas. Qui étaient-ce ? Soudain, à mon étonnement, je sentis une pression télépathique dans l'air, dont l'atmosphère me rappelait quelque chose. Défila alors comme des palmiers et des briques rouges anciennes, à mon regard intérieur. Je me rappelai soudain, et je les embrassai vivement :

"Salut à vous, Nicolas et Andrée !"

C'était, en effet, le couple que j'avais connu le soir de mon équipée folle, dans la ville de mes vacances d'adolescent, De toute cette aventure des "petits grands-régulateurs" de merde, voilà bien un des seuls bons souvenirs que j'avais gardé de cette auguste journée !

"Eh bé ! (et mon accent sonnait curieusement en ces lieux) on dirait que vous avez fini par remonter à Paris, non ?"

La fille me répondit avec allant, toujours le sourire :

"Mais nous n'avions qu'un seul but en allant dans le sud ! Rencontrer de futurs bons alchimistes. C'est que nous ne comprenons pas toujours les méthodes et les styles des gens du sud. On s'est, je dirais, euh, un peu paumé dans le jeu de l'Oie de ce trou ancien. Mais c'est notre faute, une distraction qui aurait pu être fatale sans toi."

"Trou ancien ! m'exclamai-je. Mais c'est quand même plus facile de s'y orienter, vu sa taille réduite. A Montpellier, c'est déjà plus difficile. Mais ici, tout doit être à une échelle hollywoodienne !"

Nicolas rajouta en riant :

"Oh, on peut t'y aider ! Si tu veux une visite complète aujourd'hui, c'est le moment. On t'invite !"

Mais je ne voulais pas faire d'errance dans cette folle-dingue de capitale que je connaissais trop sous son angle fantaisiste, et, d'ailleurs, je voulais continuer mon périple de sainteté.

Par moments, je constatais que le degré de conscience supérieure montait d'un coup, et se relâchait soudain, comme le rythme de quelque aimable vague océane sur la grève. Dans un de ces état précis, je vis que mes deux interlocuteurs étaient au même point que moi. Ils avaient du faire de grands et rapides progrès depuis notre première rencontre, pensai-je. Ils se mirent à rire, devinant ma pensée. Notre familiarité s'en accrut d'autant, pour parvenir à une sorte de complicité de vieux camarades de guerre. Ils revinrent¹ à la charge sur leur idée de périple ludique. Mais je tins bon, bien que je faiblissais intérieurement dans mes promesses. Je finis pourtant par leur imposer mes endroits obligés. Les deux se regardèrent, amusés, puis Nicolas proposa une véritable base de marchandage !

"Ecoute, ne discute pas ! Tes endroits collent avec notre idée primordiale pour toi. On va modifier le plan prévu (sic), et, tout en te montrant nos endroits du jeu ici, tu pourras faire tout ton périple de "coquillard de base" (pélerin borné en jargon). Tu es d'accord ?"

Evidemment que j'acquiesçai, dans ces conditions ! J'acceptai donc, vivement. Nous emboîtâmes alors le pas, car, à ce moment, la foule se faisait dense devant la place. Le flux d'étudiants ou de jeunes cadres pressés augmentait, et, évidemment, notre discussion bouchait le passage. Je fis un salut à mon ami "Super Mike". Je le connais maintenant très bien, quelque part, vous savez ! Et, en souvenir de ce jour, ce surnom est resté. L'Archange, d'ailleurs, ne dédaigne pas la familiarité. J'appris plus tard, que seulement la perversion dans le mal et le fanatisme agressif, lui étaient particulièrement en horreur.

Nous partîmes donc. Evidemment, curieux et alléché, je voulus savoir où nous allions. Je m'entendis dire, dans le rire et la bonne humeur, après un faux soupir au ciel :

¹revirent

"Pfout ! Casse nous pas les pieds ! D'ailleurs, il nous faudra pas mal giboller. Ras le bol ! Suis, fais la fête, et ne te laisse donc pas persécuter par ton cerveau mirobolant !"

Je rigolai. C'est en effet exactement la phrase que j'avais dit à Nicolas, lors de notre première rencontre, alors qu'il commençait à me les rompre avec ses délires sur la "lumière de lune".

Soudain, la discussion commença vraiment, dès la traversée du boulevard. Et, d'anodine, la conversation devint rapidement très intéressante, au point que mes inquiétudes sur le trajet furent vite oubliées. Nous arpentions alors une petite rue du quartier, étroite et piétonne. Après quelques préambules sur les anciens alchimistes parisiens, et ils étaient fort savant là dessus, mes potes, je compris que leur niveau de compréhension du travail alchimique était élevé, nettement élevé. Bien plus que ce à quoi j'aurais dû m'attendre. Aussi était-ce sans appréhensions que je finis par aborder le délicat problème du "petit truc marrant" de mon pote Jacques, la mutation corporelle des adeptes. Nous étions, je m'en souviens, devant une petite librairie dont la spécialité était justement l'alchimie, "A l'Escarboucle des Sages", je crois. Nous n'entrâmes pas. Mais soudain, à ma stupeur, et devant tout le monde, avec un moyen un peu différent, mais finalement identique à celui des neuf de Montpellier, je vis Nicolas, soudain à l'arrêt, tout en gardant les même habits, devenir peu à peu un noble vieillard. C'était donc un adepte de la ville. et il avait, en plus, osé faire ça devant la foule, en plein jour !

"C'est parce que Andrée m'a aidée à l'invisibilité nécessaire, pendant les quelques secondes de la mutation."

Je compris alors que le couple travaillait vraiment de concert. Seulement, au lieu de changer d'aspect comme lui, la jeune fille me dit en souriant :

"Nous utilisons effectivement l'ancienne voie du couple."

Je m'apprêtais à poser des tas de questions. Comment se faisait-il, par exemple, qu'un adepte de cette classe ait pu se planter bellement lors de la nuit folle d'il y avait quelques mois ? Mais, avant que je lance un mot, ou fût-ce une pensée, un groupe de jeunes passa et l'un d'eux heurta distraitemment Nico.

"Eh papy, fais gaffe !" lança-t-il. Alors qu'il avait failli le renverser, lui.

Mais, tandis que j'empêchais à temps la chute, toujours au milieu de la foule, apparemment aveugle à ce qui se passait, l'adepte redevint le jeune homme que j'avais connu. Malgré l'assistance d'Andrée, dont je savais maintenant le soutien actif au gars Nico, j'étais admiratif, très au fait sur la méthode employée ici. Mieux que dans le sud ! Pas un passant, ni un client derrière la vitrine de la boutique, n'avait perçu le manège. Du Grand Art, les gars !

C'est ainsi que, avec mes potes parisiens, j'entamai de fortes et chaleureuses relations d'amitié. Je ne réalisai pas à l'instant, (étourdi que j'étais !), que j'avais devant moi mes premiers adeptes de la ville. Et c'était à peine mon premier jour dans la capitale !

En fait, ma leçon ludique sur le jeu de l'Oie continuait. Avec ma connaissance, chèrement acquise dans le sud, de la topologie de l'ensemble du parcours, je reconnaissais, au fur et à mesure, les cases qui m'étaient proposées. L'ensemble faisait une élégante structure, laquelle ne fut pas imposée comme un programme touristique rigide, mais se présenta élégamment, en toute liberté de choix de ma part, avec de belles variantes. Au fur et à mesure, j'applaudissais à la maestria de Nico.

Eut lieu mon étonnement suivant, en continuant dans la rue, dès l'abord d'un carrefour de deux traverses piétonnes. Il y avait là un mendiant barbu, très âgé et mi-chauve, aux cheveux blancs. Compatissant, car je sais qu'en ce siècle idéalisant la jeunesse par peur de voir en face la mort, la simple mort naturelle, on méprise le faible s'il est vieux, je lui donnai donc la pièce. Dans un autre ordre d'idées, j'accepte préférentiellement des stoppeurs garçons, quand cela m'arrive, car je sais, avec le machisme moyen des automobilistes, que c'est plus difficile pour eux (sauf dans les configurations de conducteurs "gay" ou "vamp" !). Cela part de la même idée. Or, tandis que nous poursuivions, et que je me tenais intérieurement ces propos, j'entendis goguenard Nico me dire :

"C'est cet original de Julien qui veut passer pour vieux. Tout les potes se foutent de sa gueule !"

Tout autre que moi aurait compris autrement cette phrase. Mais je me rappelai soudain les allusions de Jacques sur ce Julien, et me retournai. Alors, je vis le mendiant me faire un signe de la main et un sourire édenté, tandis qu'il disparaissait subitement à ma vue, comme j'avais vu Jacques le faire sur le stade, en une autre circonstance. Personne, encore une fois, ne remarqua la chose. Décidemment cette ville m'étonnait ! J'entendis alors une voix adulte, et non pas celle d'un vieillard aviné, me dire dans la tête :

"Font chier, les potes ! Moi, je m'occupe d'aider et d'amener au Maître tous les zonards, et même les vieux poivrots et poivrottes. Dur, dur ! Y a du boulot, tu peux m'en croire ! Au lieu de se foutre de ma gueule, et de généreusement trucider de loin tous les poux de ma tête, ils feraient mieux d'arrêter de me faire râler. Il faut bien quelqu'un pour ça, quoi, m. !"

Et Julien me laissa ainsi silencieux. J'étais scié. Mais comme je n'avais ni whisky ni B.D. sous la main, je dus accepter de me laisser trainer par Nico et Andrée. (mais pourquoi avais-je oublié d'entrer en l'église de Saint Séverin ?).

En arrivant au niveau de la rue Saint Jacques, les copains me donnèrent le choix : prendre cette² voie, vers le sud, ou vers le nord ? J'adressai au loin derrière l'horizon, au midi, une prière et un salut à "Monseigneur Jacques", depuis sa cathédrale de Compostelle. La réponse ne se fit pas attendre dans l'invisible. Puis, ne voulant pas passer là haut devant "la grotte de Polyphème", et autres boutiques de jeux de rôle, ça aurait trop fait, quand même, dans le déjà vu, je dis :

"Prenons à gauche vers le nord !"

(Là encore je ne passai pas non plus à l'église Saint Etienne du Mont, devant les reliques de Sainte Geneviève. Pourquoi, là aussi ?).

En traversant le pont qui menait à l'Ile de la Cité, nous vîmes passer, juste en dessous, une péniche très chargée de deux gros caissons cubiques, du genre de ceux des marchandises de trains et des gros transporteurs routiers. Le sillage était puissant et rapide. Cela devait être assez lourd pourtant. Tandis qu'Andrée, se tenant la bouche, se

²cete

mettait à pouffer de rire, Nico me dit, malicieux, en montrant en bas le tableau :

"Cela ne te rappelle rien ?"

Mais mon étourderie naturelle ne dura pas longtemps (pour une fois !):

"Oui, fis-je ! Le blason de la ville : Le Bateau. Anciennement, on le représenta, et dès l'époque gauloise, par une nef, la voile déployée, portant une pierre cubique, bien enveloppée d'une bache et de cordes, comme un gros cadeau."

C'est alors, tandis qu'on se portait maintenant devant la place de Notre Dame, et qu'on finit par s'asseoir distraitemment sur un banc bien ombragé, que j'entendis de très intéressantes explications :

"Le bateau est le sigle de l'ancienne corporation des nautes, l'équivalent aquatique de l'époque, du camion des routiers d'aujourd'hui. Les nautes gaulois avaient même reçu pas mal de privilèges au fil de l'histoire, à commencer de l'empereur Julien. Mais ce fameux "apostat" au christianisme en demandait beaucoup en échange. En effet, étant secrètement acquis au culte de Cybèle, il refonda la ville de Lutèce selon un classique rite magique, pour en faire un piège diabolique et durable, longtemps, dans le temps. On bâtissait pour des siècles ou des millénaires, à cette époque ! Il le fit ainsi, méthodiquement, en s'appuyant sur le thème astrologique de l'inauguration³ de la ville, dont il choisit habilement le jour et l'heure pour cela. Plus tard, Clovis tomba dans le piège en y faisant sa capitale (ne fut-il pas nommé consul par l'empereur de Byzance ?), par prétention romaine. Heureusement que les saints protecteurs de cette ville, qui n'était au départ qu'un mauvais marécage (origine étymologique de Lutèce), ont agi et redressé la barre, c'est le cas de le dire ! Denys, Séverin, Geneviève, Marcel et bien d'autres coopérèrent à cette oeuvre. Ils agissent toujours en ce sens. On peut imaginer la bévue modernistes des curés post-conciliaires, lorsqu'ils voulurent se débarrasser⁴, il y a quelques années, de la plupart des reliques des saints de Paris ! Pour éviter la confusion avec la terrible déesse, on avait même consacré la cité à Notre Dame au moyen-âge, tout comme Montpellier, et pour des

³l'inauguration

⁴débarrasser

raisons semblables (une suspecte "Vénus des Tables pré-gauloise", dans ce cas). C'est pourquoi chaque atteinte à l'architecture de la cathédrale, à travers les époques, signe les sectateurs. Aujourd'hui, c'est bien pire. En effet, c'est à l'intérieur, dans le rite même, que le lieu consacré est atteint. S'ils continuent ainsi, les bougres, ils scieront finalement la branche, appelée "Ville Lumière", sur laquelle ils sont assis ! Et ce sont les voyants du pire, ceux qui ont, depuis quelques siècles, désigné une des options temporelles possible, *possible mais non voie obligée et incontournable*, ce sont eux qui auront raison : la ville peut très bien finir détruite, inondée et abandonnée. Ce fut le sort de Babylone, Carthage, Thèbes et de bien d'autres encore, Théra, Sodom, Takla Makan,..."

J'essayai d'imaginer, incrédule, un tel tableau, mais Nico repartait dans une autre direction inattendue :

"Qu'y a-t-il, à ton avis, de commun entre Cybèle (Kybèlê), l'art de diriger un navire (Kybernètes) et le dé à jouer (Kybos) ? sinon la racine grecque "kyb" ? Elle indique, par tous ses dérivés, l'idée d'un certain processus aléatoire, et je ne confonds pas avec le "hasard". Au lieu d'aveuglement mécanique, il s'agit du fait de s'orienter habilement dans une structure, dans la vie, ou dans le jeu. Telle est la grande différence entre "hasard" et "fait aléatoire". Quoi qu'il en soit, remarque que, si on corrompt le k en g, on a gub ou gyb et geb, ce qui est le nom de la terre en plusieurs langues d'origines diverses, et pas seulement le "gleba" latin qui donnera ainsi le "glabot" ou le "gabot", c'est à dire le bouseux ! En effet, la lettre gamma (le "g") signe la terre, entre autres, pour de très anciennes cultures africaines et atlantiques. Plus au nord, cela représentera le Dieu masculin. Et alors, les deux symboles complémentaires se retrouvent ainsi réunis, et cachés, derrière notre image de l'oie (gansa, goose, ogxa, ogga, oca, oosa, oie, ...)"

J'étais effondré ! Comment donc ? Tout ce que j'avais compris sur l'opposition entre les tenants alchimiques du jeu de l'oie, et les cybéliens, tout semblait se confondre à travers ces paroles ! J'étais troublé de cette⁵ confusion, et je me mis à douter d'eux, des adeptes alchimistes de Paris. Mais Andrée rajouta :

⁵decette

"Rassure toi ! Les choses sont très claires, au contraire. La liberté, le jeu, et l'habileté à s'insinuer dans le tissu du monde pour le comprendre, sont des choses simples, belles et permises. Mais, dès que la volonté de puissance et l'orgueil sont là, le sang vient, avec la consultation des entrailles humaines, et les complots pour prendre et détruire le monde. On peut dire les choses comme ça : au départ l'Oie et Cybèles étaient soeurs, et l'une a mal tourné."

Je voulus préciser un détail, et la réponse de l'amie de Nico m'apprit encore plus que je n'en attendais :

"Mais que s'est-il passé, pour que l'on en vienne à la castration des galles ?"

"Le fonctionnement du cerveau est très particulier, tu le sais bien maintenant, lorsqu'on aborde le chemin du grand oeuvre. Certains ont constaté que l'utilisation de plantes, au moins une fois, pour l'exemple, pouvait simuler, et non stimuler, ce fonctionnement. Il est une d'essence botanique, en particulier, qui fut utilisée, non par nous, car nous n'avons vraiment pas besoin de ça, mais par les anciens prêtres de la "grande déesse". Seulement, l'extrait de cette plante agit faiblement, et c'est bien, parce que l'effet peut en être ainsi rigoureusement contrôlé. Il provoque assez facilement l'entrée dans le jeu de la nature. C'était vraiment un secret de polichinelle au néolithique, et encore à l'époque où j'accédai à l'adeptat. (mais quel est son âge ?).

"Malheureusement, avec l'empire Perse, bien avant Alexandre, la route royale des Achéménides amena des Indes, en cent ou deux cent ans, un certain nombre de beaux végétaux, rares en Asie mineure. Entre autres, il y avait un certain arbre ou arbuste à plusieurs variétés dont les noix, très hémétiques, s'appellent pour cela "nux vomica", ou "nux indica", si on fait plutôt référence à son origine au delà de l'Indus. Or, le fruit de cet arbre contient exactement le même alcaloïde que la plante ancienne dont nous parlons, mais en dose nettement plus importante. Les dévots de Cybèles adoptèrent immédiatement le substitut, sans voir que l'acclimatation, dans un pays nettement différent, changeait l'équilibre des autres produits naturels de cette "noix", qui devenait alors très suspecte. La folie et l'agitation malade devint une grande constante chez les fanatiques de la déesse. D'ailleurs, cette plante finit par s'appeler parfois "nux gallica" pour cette raison, mais on la confondait

avec une autre, assez semblable d'ailleurs. La préparation spéciale qu'ils en firent fut une vraie catastrophe. Agitation, bien-être et fonctionnement hyper-lucide du cerveau en fut le résultat, avec un dérangement par une super excitation sexuelle masculine perturbante. Pour éviter les pollutions du cerveau par les mécanismes glandulaires sexuels propres à l'homme, et parce qu'ils ne savaient pas faire autrement, ils n'hésitèrent pas, non à abandonner le dangereux produit, mais à pratiquer la castration, ceci pour garder toute la valeur active de l'alcaloïde qu'ils affectionnaient. Cela tourna, à la longue, à une véritable accoutumance psychique, car la fonction sexuelle malgré l'ablation des organes, revenait toujours avec fureur, autrement dirons-nous, et le sevrage de la boisson induisait, en plus, des syndromes semblables à l'épilepsie. Cela se passait vers 500 ou 400 ans AV-JC."

C'était pire que ce que je pensais ! En fait, l'usage de drogues me rappelait, en plus, le temps des hippies, et une autre chose, mais je ne pouvais plus m'en souvenir. Je perdais soudain pied, car ce monde de cinglés, que je croyais lointain, trouvait brusquement, à mes pieds, un écho à des choses plus modernes. Heureusement que la bonne vieille Notre Dame de Paris était encore là ! Je voulus alors, histoire de me changer les idées, et maintenant que je déchifrais mieux les symboles, je voulus examiner attentivement le magnifique grand portail de la cathédrale, du point de vue alchimique⁶, lui que j'avais tant parcouru du regard autrefois, sans qu'il s'ouvrît d'un pouce à ma compréhension.

Tout le monde se leva, et j'approchai du grand portail⁷ gothique. Mes copains suivaient plus lentement derrière moi, bras-dessus bras-dessous, en vrai amoureux parisiens comme aimait à les croquer ce brave Peynet. Je commençais mon déchiffrement lorsque j'entendis, derrière, avec les rires d'Andrée, la réflexion ironique de Nico :

"Ah non ! Tu ne vas faire comme ce vieux bavard, notre pote Fufu, et ce constipé de fonctionnaire qu'était Camby ! Nous, on veut te proposer autre chose de plus marrant."

Un regard droit dans les yeux de la douce, et trop silencieuse Andrée, m'apprit qui étaient les sus-nommés "Fufu" et "Camby":

⁶alchimisque

⁷portail

C'étaient Fulcanelli et le regretté L.P.François Cambriel, qui servit tant, avec Cyliani, de modèle à Balzac pour son personnage de Balthazar Claes, dans son "Quête de l'Absolu". Faisant confiance, car ils m'avaient montré leur niveau, j'acceptai de suivre mes amis. Mais, cette fois, c'étaient eux qui prenaient l'initiative du chemin.

Nous passâmes donc, assez silencieux, vu le trafic routier assez bruyant, entre la Préfecture de Police et l'Hôtel-Dieu, et longeâmes le quai. J'avais vu, de loin, la magnifique flèche de la Sainte-Chapelle. Tout cela, pour prendre le pont au Change. Sans doute pour le donner, mes deux amis devinrent alors assez silencieux et de plus en plus amoureux. A un moment seulement, et dans un sourire marrant, rompant le silence, j'eus droit à une annonce de Nico, en arrivant square St Jacques, devant la tour :

"Voilà ce qu'il reste de l'église Saint Jacques de la Boucherie, construite par Flamel. Ne nous éternisons pas, il ne reste plus rien d'autre ici, à part le souvenir des expériences du grand Pascal sur la pression atmosphérique. Cependant, tu peux voir, là haut, la statue de l'apôtre en pèlerin à la mérelle, bénissant ce qui vient ou va à Compostelle."

Oui, la nostalgie me prit alors aussi. Certes, les révolutionnaires avaient bien fait leur boulot anti-alchimique de table rase, en effaçant toute trace de la superbe église, sauf la tour (en hommage à "Science Triomphante", et à Pascal donc, un des meilleurs alchimistes de son siècle, qui ne les aurait certes pas approuvés pour la destruction du reste). Peut-être que le lieu même, dédié à "Saint Jacques de la Boucherie", en rappel du massacre des Saints Innocents à Bethléem après le départ des mages, culpabilisait-il trop les courageux et civilisés sans-culottes de leur brillante prestation, lors des fameux massacres de septembre, eux qui avait ouvert la tant joyeuse période conventionnelle, à la manière de la pétéradante Santorin. Mais je passai outre, non sans saluer le saint patron de loin (celui des pèlerins, non des squatters des locaux de l'ordre de Jacobins), et ce fut comme si c'était l'église disparue qui me répondait. J'entendis en mon coeur comme "Va, maintenant, à Saint Merry !".

Je me retournai. Mes deux guides s'embrassaient langoureusement. Je leur proposai malgré tout d'aller plus loin, comme il me fut dit.

"Passons donc par la rue Saint Martin !" me dit en soupirant l'ami Nico. Après la grande avenue, dite rue de Rivoli, polluée et toxique quasiment à l'intenable, vu la teneur des gaz d'échappement, l'amorce de la rue choisie se fait presque en ruelle. Et dire qu'elle se poursuit vers le nord sur plusieurs milliers de mètres, pour finir presque en boulevard ! Qui le croirait, de ce carrefour ?

Mais les deux amoureux traînaient un peu le pas. On s'arrêta donc au début de la rue piétonne, car une très bonne musicienne, très belle femme de surcroît, donnait là un concert. C'était une irlandaise rousse et très blanche, qui chantait à la harpe un air de son pays. Le spectacle était à la fois noble et poignant. Quelque chose de la verte et douce Erin passait en ces lieux. Je n'oubliais pas que la grande île celtique a toujours été un des grands foyers de notre civilisation occidentale. Mes deux amoureux s'embrassèrent à nouveau, et je vis même une larme perler au coin de l'oeil d'Andrée. Sentimentaux, les copains ! tandis que j'entendais le garçon chuchoter à l'oreille de sa jeune et belle copine :

"Je t'aime, Perry, ma douce poire juteuse à moi, ne l'oublie jamais !"

Mais⁸ enfin, sans me laisser perturber de mon but par toutes ces douceurs, je poussais le groupe à continuer. Nous atteignîmes donc l'église Saint-Merry, et l'on me dit que là n'était pas ce que je cherchais. Plus loin. Nous sortîmes. Au fur et à mesure que nous approchions de Beaubourg, l'ambiance de calme redevint gaie, franchement détendue même, au point que mes deux amis, sentant le style qui maintenant passait dans l'air, se remirent à rigoler ensemble. Ils me racontèrent alors quelques drôles d'anecdotes sur la rue, durant la nuit. Devant le temple de la culture de ce siècle finissant, à l'image des constructions mentales de l'époque, puisque les habitants du quartier appellent l'édifice, tour à tour, "la raffinerie", ou "l'usine à gaz", il y avait une grande animation de saltimbanques, jongleurs et autres musiciens. Bien sûr, la zone était là aussi, mais l'ensemble faisait, avec les étudiants et les jeunes touristes, comme un curieux mélange harmonieux et complice. La police y tenait sans faiblir le rôle habituel du fameux jeu "gendarmes et voleurs". On voit, à la tournure des événements au quotidien, que ce quartier avait une longue pratique, plus que centenaire, de "la cour des miracles".

⁸MAis

"C'est exact, me dit Nico. Ce lieu, malgré les atteintes des promoteurs, et derrière, les intentions et les provocations des cybéliens, ce lieu conserve encore, et conservera toujours, son caractère initiatique, ce à quoi se consacrent consciemment ou non les enfants, les petits gars et les nanas : c'est le monde des enfants de la balle ! J'y veille, et nous y veillons tous personnellement ! Un carré protégé, allant de Beaubourg à Saint Eustache, est et demeurera toujours notre jardin préféré de Paris, quoi qu'ils fassent. Les Saints d'en Haut nous approuvent et nous aident. Culture, Science, Religion, Enfants et Voleurs : tu retrouveras tout cela ici, pêle mêle et protégés par nous."

"Et la drogue ?"

"Ca, c'est un autre problème ! Comme les cybéliens exploitent ce filon, partout dans le monde, et pourrissent ce lieu, nous combattons cette activité, d'ailleurs néfaste à tous points de vue. Pour le reste, nous demeurerons fermes à garder les antiques droits et devoirs que nous concédèrent les rois de France, sauf si criminalité il y a. Ce point là n'est pas de notre ressort."

Un homme assez âgé, imposant, mais vêtu sans recherche spéciale, pas de costard, écoutait attentivement cette phrase. Derrière lui, se tenait un noble vieillard rasta en costume local africain tout blanc. Il serra vivement la main à Nico, et, chose curieuse, se pencha et la lui embrassa, tandis que l'autre restait en arrière. Quand ils se retirèrent il me dit seulement :

"C'est le roi de la Basoche !"

Tout cela m'intriguait, et était neuf pour moi. C'est pourquoi, au lieu de me perdre cette fois dans les rayonnages de la bibliothèque, ou me pâmer d'admiration devant tous les si esthétiques, gais, et compréhensibles par tous, produits de l'art cérébral contemporain, que je savais entassés plus haut et vénérés comme reliques en châsse, je préférais, selon les conseils déjà donnés devant la cathédrale, choisir des choses plus marrantes. Je suggérai donc de voir ce fameux jardin dont il m'avait été fait allusion, car, moi, j'aimais bien me promener dans les espaces verts !

Après la traversée du boulevard bruyant, coupant l'ensemble du quartier en deux morceaux très nets, se trouvait l'autre partie du "royaume de la balle". C'était peut-être délibéré, mais le fameux "divisez pour régner" ne marchait pas ici, tant de jeunes passaient de l'un à l'autre des deux espaces, en traversant nonchalemment seuls ou par groupes, la rue séparatrice et provocatrice, au grand dam des automobilistes. C'est à ça que l'on voit l'attention maligne des autorités : En effet pour éviter les inconvénients de ce fréquent passage, et pour les voitures, et pour les piétons (en particulier les accidents), on aurait pu depuis longtemps construire, soit une passerelle aérienne, soit un passage souterrain, évitant ainsi tout passage cloûté. Mais, grâce à Dieu, l'ensemble de l'espace protégé par les adeptes gardait, malgré tout, toute son unité.

Ah, J'avais oublié la voie des putes, dans tous les sens du terme "voie"⁹, y compris l'alchimique ! La rue Saint Denis commençait en effet là. Je pensais, amusé, que l'inconscient collectif de la ville avait joué sur le nom du malheureux saint si populaire à Paris : Denys ne veut-il pas dire Dionysos en grec ? A Rome, l'équivalent, Bacchus, recevait en effet l'honneur de fêtes restées célèbres, les bacchanales. Et les nanas bacchantes étaient, croyez-moi, autre chose de plus excitant qu'une paire de moustaches !

Mais, au lieu de m'inciter à de physiques et bruyantes activités, au demeurant ruineuses, Nico et sa copine m'indiquèrent, dans cette rue là, une église que je n'avais jamais remarquée parce que habituellement fermée. Elle était dédié à Saint Leu (Saint Loup de Chalon-sur-Saône) et à mon brave patron Saint Gilles. Les fous dingues de parisiens, aussi chauvins que nous dans le sud, mais à leur avantage, oublient toujours le saint du midi, et ne parlent que de "l'église Saint Leu" (et même "Saint Lô", qui est tout autre), alors que c'est "l'église de "Saint-Leu-Saint-Gilles". Voilà la vérité enfin rétablie ! Mais passons sur les âneries parisiennes modernes. Je fis une prière ici même. Je sentis là Haut, la réception, si on peut dire, du message. Et, comme je me le fis entendre dire en ce lieu, et c'était vrai, mes "dévotions" étaient enfin finies, on me poussa dehors pour aller dans le jardin.

⁹voix

Heureusement que cela ne se passait pas dans la laide et monstrueuse cité de cauchemar post-atomique qu'est le "chic" Centre commercial des Halles (lequel resta d'ailleurs longtemps le célèbre "trou des Halles", sans doute pour symboliser ainsi, de manière frappante à tous, le ravage que peut provoquer un sinistre nucléaire). Non, tout se passait miséricordieusement au grand jour, juste au dessus !

En effet, on avait prudemment, comme seuls les constipés (mal) échappés de certains monastères¹⁰, et autres caricaturales institutions religieuses, peuvent se laisser complexer avec ça, on avait donc entassé et caché sous terre les "honteux" déplacements d'argent d'une bourse à l'autre. Au dessus, on avait conçu un espace aux innocentes et pures activités gamines, comme pour faire pardonner les "louches", mais nécessaires, activités des gens enfin sérieux. O symbolisme inconscient de la hauteur et de la profondeur en architecture ! On avait donc établi là un jardin, assez bien conçu d'ailleurs, non seulement du point de vue "classique", mais aussi du point de vue hermétique. Et, grand avantage issu de la paradigmatique pensée tordue du concepteur, tout était donc à la lumière du jour !

Andrée me montra un endroit protégé et peu connu, à l'une des portes de la cité souterraine¹¹. De jeunes jongleurs s'essayaient, entre eux, à pratiquer leur art. Juste à côté, de réfléchis joueurs d'échecs se renvoyaient de longues et renouvelées parades sophistiquées. Nico serra une main de joueurs, et quelques "saltimbanques" saluèrent de loin Andrée. Devant tout ce silence sentant l'huile de neurones de joueurs chevronnés, nous nous assîmes sans bruit. C'est que nous attendions sans doute quelque chose, pensai-je. Je ne savais pas quoi. Pourtant¹² ma pensée, devant le plan carré, et les pièces du jeu, finit par dériver sur la légende de Bayard et des frères Aymon¹³. Je posai la question à Nico, et je sentis (était-ce une impression ?), que tout le monde entendait :

"Mais en quoi le jeu de l'Oie et le jeu d'échec ont-ils quelque chose de commun ?"

¹⁰ monastères

¹¹ souterraines

¹² Pourtant

¹³ d'Aymond

Une quille multicolore tomba au loin, chez les jongleurs, tandis que la réponse me vint du copain à Nico. Le joueur, probablement d'origine vietnamienne, après un regard silencieux à l'adepte, sans doute pour confirmation, effaça de sa main toutes les pièces qu'il commençait à replacer, à l'intention d'une nouvelle partie. Silencieusement, il retourna le carré damé de noir et blanc. Soudain, je vis alors. Au verso, comme dans la légende, était un jeu de l'Oie. S'il était bien fait de 63 cases plus un vide central, c'était un peu différent de ce que l'on fait d'habitude en plus rond. C'était, en effet, une spirale carrée, en quelque sorte, basée sur un réseau des huit fois huit cases du jeu d'échecs. Imaginez l'échiquier devant vous. Passez lentement, en progression, le doigt le long du bord carré du jeu, case à case, sans jamais vous recouper, et ce à partir d'un coin. Vous finirez, au bout de trois tours et demi, par vous trouver au centre du quadrilatère. Soient : 63 cases, et un vide au centre, auront été ainsi parcourus.

En retournant à l'échiquier, sur l'avvers du carré de bois, le jeune asiatique me montra toujours silencieux et du doigt, plusieurs¹⁴ parcours différents, à partir de chaque coin du carré noir et blanc, en rotation alternativement dans les deux sens : celui de l'aiguille d'une montre, et à rebours. Il me montra donc patiemment 4 fois deux, soit huit parcours en tout. Il me regarda soudain, toujours en silence, mais, cette fois, un éclair passa de ses beaux yeux bridés et intelligents. En même temps, quelque chose se précipita en moi, une idée, oui, une idée. Cependant, elle n'était pas encore consciente, tellement elle me vint vite. Je cherchai à l'attraper comme une balle qui m'aurait été lancée. Raté, elle roulait toujours sur le chemin, tandis que le joueur remettait ses pièces pour offrir¹⁵ une autre partie à un jeune noir. Puisqu'il ne s'occupait plus de moi, je regardai alors distraitement les jongleurs là bas. Je sentais que "ça" remontait, et laissai faire. Surtout, pas de force violente de la part de la volonté dans ces cas là ! Soudain, quelques balles partirent de travers, côté "saltimbanques", mais la jeune joueuse réussit à rattraper élégamment le tout. Les autres collègues applaudirent le tour de force. Au même instant, l'idée de l'asiatique vint clairement à ma conscience :

¹⁴ plusieurs

¹⁵ offrit

Huit sont les positions possibles de¹⁶ la spirale, huit sont les trigrammes fondamentaux du Yi-King chinois.

Cela m'ouvrait d'énormes horizons sur les jeux d'échec et de l'oie. Oui, ils avaient effectivement la même source, mais avec des modalités différentes, peut-être même des origines géographiques différentes. Dans l'un, peu de pièces peuvent sauter d'un endroit à l'autre : image d'une société archaïque et administrative. Dans l'autre, tous peuvent le faire. Soudain, comme s'il avait saisi nettement¹⁷ ma pensée, Nico me lança :

"C'est le monde de demain que tu vois là, et qui viendra bientôt peut être, celui dont Nostradamus a parlé, dans ses Centuries, sous le signe du jovial et amusant signe. "Ceux qui prendront le jeudi pour leur fête."

Mais je n'en sus pas plus sur ce sujet, ni cette fois, ni une autre.

Nous continuâmes¹⁸ alors tout notre périple dans le jardin. C'était presque irréel¹⁹ dans la lumière de fin d'après-midi. Il y avait une lueur, comme en connaissent seules les villes au dessus du 47 ème parallèle en été, quand on approche du nord, et de la "lumière de minuit". Car l'heure avait passé vite, trop vite à mon goût. J'avais faim. Alors, nous rentrâmes dans le mouvement de la foule pour acheter des sandwiches à un quelconque "rapide-burger". Puis, on revint au jardin. Tout en dégustant le repas, on m'en fit voir toutes les particularités étranges et savantes. Cela allait jusqu'au petit "mont-ticule" tout vert de gazon, que j'appellai plutôt "mons victorialis" (montagne de la victoire), à cause des sauvages et brillantes parties de foot que de jeunes blancs, noirs, et bheurs, se faisaient, sans doute pour régler ainsi, plus pacifiquement, quelques conflits de banlieue, ce que tolère parfois le "roi de la Basoche", et c'est alors un honneur pour les joueurs invités là. Mais pourquoi, au nom du Ciel, ne met-on pas du gazon, du vrai gazon à marcher dessus, en ce lieu ? Je n'ai jamais vu ça autre part qu'en France ! Allez aux USA, en Angleterre, en Hollande, en Suède ! En Russie même ! Partout, il y a des pelouses "marchables", d'espèces sélectionnées pour ça. Chez nous, on craint tellement la nature vraie, qu'on considère l'herbe comme un tapis rare, ou une précieuse potiche fragile héritée de nos ancêtres

¹⁶le

¹⁷netement

¹⁸continâmes

¹⁹irréel

lointains ! C'est un "vieux" joueur de rugby qui vous le dit (et qui rôle). De fait, un des plus sûrs moyens d'éliminer la gênante réalité de la nature, tout en faisant un généreux mouvement vers elle, est de la mettre en quelque sorte sous verre, avec une belle étiquette dorée dessus. (Oh les vilains pieds qui écrasent notre beauté sous cloche, dira-on, après, hypocrite comme Tartuffe !)

Plus loin, je goûtai la musique classique d'un groupe très habile, non loin de l'église Saint Eustache (évidemment !). Mais tout finit par avoir une fin. Nico et Andrée me tirèrent progressivement du parcours du jardin, tandis que j'en tirais encore une fois toute la poésie et l'entière leçon. Nous retraversâmes la Seine un peu plus loin, pour arriver devant la statue d'Henri IV, un des deux grands pacificateurs des deux tendances si souvent opposées : le sud et nord de la France. A ce titre, il aura toujours ma reconnaissance, le Béarnais !

Nico et sa fiancée me montrèrent un petit passage derrière la statue, et voilà que je me trouvais plus bas, aux portes d'un autre jardin, presque à fleur de l'eau, de la Seine. Mais notre parcours finissait là. Les deux potes me montrèrent encore la plaque qui signalait, et tous les touristes passent devant sans la voir, qu'ici mourut Jacques de Molay dans un bûcher du roi de France Philippe le Bel. (c'est depuis ce dramatique instant que le prénom Philippe est quasiment maudit de notre histoire, à l'encontre de celui de Jacques. Mais, hélas, ce n'est pas en maudissant tout le temps l'un, et bénissant exclusivement l'autre qu'on réconciliera les deux tendances fondamentales, sud et nord, de notre pays.) Mes deux amis prirent un bateau-mouche qui allait partir. On s'embrassa, et je les saluai. Enigmatiques dans leur sourire, les deux adeptes étaient serrés l'un contre l'autre en amoureux, maintenant que leur bateau s'éloignait peu à peu de moi. J'entendis encore une dernière énigmatique affirmation de Nico :

"Souviens toi de ce que Philippe roi de France fit à Jacques grand-maître du Temple. Ce n'est pas ce qu'on croit, selon la propagande des cybéliens. Au contraire. Mais tu verras peut-être un jour en quoi et pourquoi. Toi, garde de toi bien des idées des uns et des autres, et que le Maître te donne la grâce et la force de réussir définitivement le grand-oeuvre !"

Et Andrée d'ajouter :

"On te remercie encore de ce que tu as fait pour nous, alors qu'on essayait de redresser l'égrégore de la ville. Ce fut un coup de manivelle, qui a sonné Nico à la réparation. Reçois donc en cadeau toute cette journée !"

Je ne les vis plus et le bateau partit. Mais je voulais profiter encore du soir qui arrivait maintenant, et du magnifique²⁰ spectacle de la confluence des deux bras de la Seine, au bout de la pointe de l'île de la Cité, sous le Pont-Neuf. C'était sublime à cette heure, et je ne regrettais certes pas d'être là. Il y avait aussi des guitares, des tam-tam, et de la danse. C'était la fiesta, pensai-je. Agréable et bon enfant, sauf l'ironique tarpé qui circula à un moment précis.

En fait de fiesta, j'eus droit à tout autre chose, car la surprise du chef m'attendait. Non pas les flics attirés par la bonne odeur de gomme arabique, mais une bande de jeunes, "clean"²¹ comme on dit, la tête tondue, mais pas au parler "nazillard", si vous voyez ce que je veux dire. Ils étaient joyeux, et je me laissai prendre à leur camaraderie. Tandis que les autres partaient, affolés par tous ce bruit, ces rires, ou peut-être pire, j'appris qu'ils faisaient, en ce moment même, un jeu de rôles. Cela m'amusa. (O Gilles, que de conneries tu fis comme ça !) Et je me pris au jeu, une fois de plus. Ils crurent que j'étais aussi joueur qu'eux, de leur jeu, et m'invitèrent à leur groupe. Cela commençait à m'amuser. D'ailleurs, je n'avais pas fait ce genre d'exercice depuis des mois. Nous remontâmes et passâmes le pont, pour revenir au quartier²² latin, mais je ne vis pas un seul instant la statue de Saint Michel (cela aurait dû m'alerter). Selon les indices, nous fîmes, à pied, plusieurs lieux dont des boîtes et des endroits vraiment "chelous". De plus en plus, je sentais que cela ne collait pas. Et l'ambiance de la nuit, pour une fois irréaliste dans la capitale, comme il se doit pour un jeu, me faisait oublier de temps en temps mes réticences, et me rappelait mon sud, par ce temps d'été. Paris, quand tu veux jouer, tu le fais avec tant de force et de suggestion ! Mais je laissai faire, pour voir jusqu'où cela pouvait raisonnablement aller. (Je devais être maso, ce soir là, je vous jure !). Au bout d'un certain temps, celui que je sentis, non comme un joueur

²⁰manifique

²¹clean

²²quartier

simple, mais comme un meneur de jeu, nous orienta, mine de rien, dans un autre quartier de la ville.

Tandis que nous étions à plaisanter dans le métro, tout le groupe, je me disais : "Ce n'est pas un bateau tout ça, c'est encore une galère !". Et je m'interrogeais. Chez nous, adeptes, les archontes de jeux (un cybélien dirait : les directeurs de jeux) ne s'impliquent pas forcément, et n'emploient jamais autoritairement une manière directive : c'est froisser la liberté d'autrui. Ou pire ! Ce que j'avais là sous les yeux, me faisait penser de plus en plus aux cybéliens. Mais ma curiosité, maintenant légendaire, était plus forte, et, de toutes façons, je ne pouvais pas quitter la partie comme ça. Cela aurait fait bizarre, au moins au meneur, que je sentais très télépathe, sans y faire penser, en apparence bien sûr. C'est son accent alsacien, peu habituel pour moi, qui m'avait distrait, je crois. Et, bien sûr, je commençai à me camoufler comme j'en avais pris l'habitude à mon stage. O vieux réflexes et souvenirs de guerre !

La dernière correspondance passée, et la station choisie ralliée, nous sortîmes au grand jour. Nous n'étions pas très loin de Denfert (le bien nommé ici !). Les indices reprirent, discrets mais aisément reconnaissables, et ce n'étaient pas ceux des adeptes. Nous arrivâmes dans une petite rue calme, et notre groupe dut se faire discret. C'était super excitant²³ malgré tout. Chapeau pour le décorum ! De nuit, cette vieille rue pavée n'aurait pas déparé dans les histoires sordides de Balzac, Hugo ou Zola. Il y avait là un immeuble assez ancien, avec une porte fermée et une serrure électrique à combinaison. Pas de doute, c'était là ! Le panneau de composition de l'ouverture n'avait pas seulement les habituelles dix touches à chiffres, mais, en plus, les vingt-six lettres de l'alphabet, le tout disposé sur un panneau de six sur six. Evidemment, on n'avait pas le code, et c'était plus dur que d'habitude, vu les lettres. Tous essayèrent. Quand ce fut mon tour, une idée "géniale", (dont seul Gilles à le secret pour attirer les catastrophes), me vint. Je composai : O K I M M, les initiales de l'hymne à Cybèle, suivi de la date du jour en chiffres. J'entendis derrière mon dos, tandis que, clac, la porte s'ouvrait :

²³exitant

"Merde, je n'avais pas pensé à ça ! J'aurai du, pourtant !" Je sentis alors une cuisante tape sur les omoplates et :

"Bravo, ton score, Gilles, il a grimpé !" En fait, j'étais furieux.

Les indices reprirent après le porche. Et nous entrâmes tous silencieusement. Puis on referma derrière nous la porte d'entrée.

"Pas la peine de rendre service à des gogols" lança-t-on. Les indices menèrent rapidement à la cave où une porte, manifestement fracturée par d'autres que nous, pouvait s'ouvrir. Là, dans la quasi obscurité, je vis des paquets de bougies et des torches électriques rouillées, lesquelles avaient du servir longtemps, mais qui marchaient encore. Ainsi munis, nous fîmes le tour du paysage. Derrière un gros tas de cartons, il y avait un trou dans le mur. C'était là ! Les indices continuaient dans le boyau tout noir au delà.

Le passage finit, de proche en proche, par donner sur une galerie. Notre groupe d'audacieux continua. La roche apparaissait nue maintenant au lieu du béton précédent, tandis que le couloir et le plafond grandissaient. C'était de la tendre pierre calcaire. Nos pas résonnaient dans le silence. Les torches ne portaient pas loin et on sentait des bruits furtifs. "Les rats, vous les entendez ?" fit-on. Un labyrinthe de couloir commençait à se manifester à nous, au fil des croisements. Et je pensai, avec effroi, à ce qui pouvait se passer, si les lampes s'éteignaient d'un coup, ou si quelqu'un s'égarait. Au loin, le grondement d'une rame de métro. "Les catacombes, pensai-je, ce sont les catacombes de Paris ! Et ça doit servir sûrement à autre chose qu'à faire pousser d'innocents champignons !"

Mais au loin, au fil des indices, un bruit commençait à se faire percevoir. Des sons graves de plus en plus nets. Instinctivement, au lieu de ralentir, notre groupe, maintenant dans le silence, accélérât. Peut-être y avait-il enfin une source de lumière ? Je remarquai très nettement, et à plusieurs reprises, que le meneur effaçait discrètement, de temps en temps, les "indices", quand il le pouvait. Personne d'autre que moi ne remarqua le manège. J'avais pour cela la gorge serrée, mais je ne dis rien. Puis les sons prirent la forme d'un rythme de tam-tam, très bas, très caractéristique. Cela donnait, et c'était hallucinant, quelque chose comme :

"Bom, bom, bom, bom ; Bom, bom, bom, bom ! boôm, boôm, boôm ! Bom, bom, bom, bom ; Bom, bom, bom, bom ! boôm, boôm, boôm !"

Sans cesse.

Je reconnus le rythme. La musique commença à se distinguer, et de plus en plus nettement. Alors, nous entrâmes soudain dans la salle, grande comme une énorme grotte. Tout y avait été aménagé en boîte de nuit, avec des lumières "psyché". Plusieurs²⁴ personnes de notre âge, des deux sexes, se remuaient et dansaient frénétiquement au rythme échevelé et entraînant de la musique techno, car c'était de la musique techno. Nous hésitions tous. Cependant, quelques filles vinrent à²⁵ nous, qui n'étions que des garçons. Et, par des sourires, et même des caresses, (dans l'enthousiasme général, cela passait), parce que la tension avait été trop forte, je vis les copains se mettre aussi, et de plus en plus, à se trémousser. Je ne savais que faire. Je décidai de faire semblant, tout en restant sur mes gardes. Mais, soudain, la "mélodie", si on peut dire cela de ce genre de musique, la mélodie changea. A nouveau, des sons graves, et des aigus. Le tout, effectivement techno pur beurre, faisait penser à une communication d'ordinateurs prise par hasard, en défaut, au téléphone. Tit-Tit-Tit : Tit-tit : ... Puis : bom,bom, bom,...

Le son "tit-tit-tit" me faisait penser à un télégraphe. Instinctivement, car j'avais appris le code Morse à l'armée, je me mis à essayer de déchiffrer l'indéchiffrable. Mais, c'est que c'était clair en télégraphique ! Cela disait en français, entraîné par les sons graves du rythme :

"Soumettez-vous à la grande déesse, soumettez-vous à la grande déesse. Son amour est grand. Son amour est grand. Il vous submergera. (silence. Puis le rythme repartait, démentiel). Vous êtes²⁶ heureux, c'est bien. Vous êtes heureux, c'est bien. Soyez ensemble avec elle ! Soyez ensemble avec elle ! Soyez ensemble avec elle !" (silence. Puis reprise au début).

Tout cela, non en clair, mais en code télégraphique avec les aigus de la musique !

²⁴Plusieurs

²⁵vinrent à

²⁶êtes

Je fus soufflé. C'est pourquoi je m'arrêtai. Une fille pas mal foutue, croyant à ma fatigue, s'approcha de moi, et commença à m'enlacer, tout en dansant. Mais j'étais plus que réticent. Elle me dit :

"Allons, laisse toi faire !" Je la voyais : elle était excitée, et en même temps super lucide. Dans ses yeux je sentais une étrange sérénité, anormale avec tout ce bruit. Son regard fit monter en moi quelque chose que je ne nommerais pas, si vous voyez ce que je veux dire !

Alors les paroles d'Andrée me revinrent :

"La préparation spéciale qu'ils en firent fut une vraie catastrophe. Agitation, bien-être et fonctionnement hyper-lucide du cerveau en fut le résultat, avec un dérangement par une super excitation sexuelle masculine perturbante."

A ce moment, un gars me prit la fille des mains. Un de ses copains, croyant que j'allais me fâcher, me prit par le bras, et sortit une sorte de papier avec une gélule dessus. Face à ma réticence, il se pencha à mon oreille, parce que le bruit de musique était assourdissant :

"Ce n'est pas de l'ektasy, c'est mieux et sans danger ! Ektagallique, que ça s'appelle ! Elle en a pris. Nous tous aussi. C'est ton tour. Tu verras, c'est super ! C'est la récompense du jeu, ce soir !"

Coincé, je pris la gélule et fit semblant de l'avalier. Mais le gars sitôt reparti, je la crachai discrètement. Pourtant, le peu que j'avais du absorber me fit de l'effet. Au bout de dix minutes, tandis que j'errais comme une âme en peine, et cherchais une sortie balisée à ce piège, je sentis le sens du temps changer radicalement en moi. Je voyais étrangement les autres, leurs gestes aussi. La musique ondula alors, curieusement, comme si un disque, vinyle passait, très... mal. J'appelai au secours intérieurement. Là-Haut. Je fermai les yeux et me bouchai les oreilles, pour une immense prière, mon mouvement de l'âme étant démesurément amplifié par la "geudro". Et, soudain, le miracle arriva. En ouvrant les paupières et le reste à nouveau, je vis et j'entendis comme un brouhaha, mais plus faible. Je me retrouvais devant la statue de St Michel, comme ce matin. Mais il faisait nuit. Et ma montre me donna onze heures du soir, alors qu'il devait au moins être deux heures du matin !

C'était la première fois, non, la seconde, euh, peut-être la troisième, que le temps jouait ainsi avec moi. Le déplacement spatial spontané, c'est la drogue gauloise qui sut m'en donner le truc (inconsciemment). Ce ne sera pas la dernière fois que je ferais cette expérience temporelle, certes, mais jamais plus avec un artificiel expédient ! Cependant, après avoir pris un peu d'eau de la fontaine pour me la passer au visage, ce qui me remit les esprits en place, je voulus alors rentrer par des moyens normaux et orthodoxes, car j'en avais marre, marre, de tout ce cirque (mais c'était bien ma faute !)

Je pus donc prendre mon train de banlieue du soir. Quand il démarra, je soufflai : point de joueurs ici ! enfin la paix !

Le groupe de jeunes des banlieues, devant, était sympa. Trop même. Le wagon, à part eux et moi, ne comptait personne ce soir là. Spontanément (comme par hasard !), un joint circula, ironique, tel une soucoupe volante devant le nez de rationalistes convaincus. J'en avais ras le bol qu'on se paye, surtout là haut, ma tête, ce soir ! Et, en plus, j'étais fatigué des émotions de ma journée ! Je quittai donc poliment le compartiment (il faut rester courtois !) à la première gare, malgré les sourires des gars et les invites à rester.

L'autre wagon était presque vide, à part un poivrot qui chantait de temps en temps comme un fausset, et une folle-dingue qui jouait à son mec les nanas tantôt effarouchées, tantôt hystériques.

Mais je pus tout de même m'isoler intérieurement. Tout en regardant dehors, je songeais à la personnalité de ces deux adeptes parisiens. Plus que le "vieux Julien", ils m'intriguaient fort. J'essayai de repenser à eux. Tandis que je revoyais la brillante métamorphose de Nico devant la librairie. Ca se calma derrière, surtout quand la givrée partit avec son mec à la gare prochaine.

Enfin, presque seul maintenant, me dis-je ! En repartant, je revis ce vieux visage qu'avait adopté l'adepte. Il me rappelait quelque chose, je le savais, un dessin, une estampe. Mais où ?

C'est alors, en me rappelant la petite phrase tendrement lancée à Andrée par l'adepte, et où cela se passait, c'est alors que je compris :

"Je t'aime, Perry ma douce poire juteuse à moi, ne l'oublie jamais !"

En fait, la poire, c'était moi. Car, à ce moment là, nous passions devant une rue très particulière. Le visage, je le retrouvai de mémoire dans un vieux dessin à la plume du début du XVème siècle (j'en eus la vérification le lendemain dans un livre) :

Nico, c'était Nicolas Flamel, et Andrée-Perry, c'était Pernelle sa femme. Et nous étions effectivement à l'angle de la rue Pernelle, non loin de l'emplacement de leur ancienne maison, quand cela arriva.